

Zeitschrift: Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande
Herausgeber: Glossaire des patois de la Suisse romande
Band: 4 (1905)
Heft: 3-4

Artikel: La moisson d'autrefois : dialogue en patois d'Aire-la-Ville (Genève)
Autor: Christin, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-237785>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

TEXTE



La moisson d'autrefois.

DIALOGUE EN PATOIS D'AIRE-LA-VILLE (GENÈVE)

- On n'ò pò mè kə dəman a mèsənò.
— aò bé nò, on mè lə bòké¹ oua.
— N y è pò tré t̃ā, p^aò vré, Driān^o, aoué dé chalàr parīr, on-n-è boun'èz k i s̃āy^o vit fé.
— aò, y è bé su, Karòlīn^o, mé kan-t-on p^aès' é mèsou dē-
z-òtr vlyòd', y étaè bé onkò pi!
— Bé oua, kan-t-i falè tò mèsənò aoué lə vòlan²!
— Y è vré k y étaè rudamè pènībly^o, mé y étaè plyə gé kə
yàer.
— ʒi nò, on-n-av^aè tòròdò na bèd' də mèsyà, na diz^aen^o,
a pā prè, è poué atan də mèsnīr^o.
-

TRADUCTION

- Nous n'avons (*litt.* on n'a) plus que demain à moissonner.
— Oh ! bien nous, nous mettons le bouquet aujourd'hui.
— Ce n'est pas trop tôt, n'est-ce pas, Adrienne, avec de pareilles chaleurs, on est bien aise que ce soit vite fait.
— Oh ! c'est bien sûr, Caroline, mais, quand on pense aux moissons d'autrefois, c'était bien encore pire.
— Bien oui, quand il fallait tout moissonner avec la faucille.
— C'est vrai que c'était rudement pénible, mais c'était plus gai qu'à présent.
— Chez nous, on avait toujours une bande de moissonneurs, une dizaine à peu près, et puis autant de moissonneuses.

— *Þi ló Piròlè y è-n-avæ onkò mé, i ló mèl̥iv^{on} tó dræmi su lə sòli, tò mélon mélé ; i s i pas̥iv' dé bræðv' chūz' !*

— *æð bé, pæð tòrðò ; sælæ kə vany̥iv^{on} tò drā də Þi læ, də la Saoué, al étyon onkò bé ònét è poué mēlyæ òvr̥i kə ló mò-lardī³ ; mé y è-n-avā k étæ də la rud^o kasibrāy^o.*

— *Də mə rapèl k yon m avè kòryò aprè kan d al̥iv mèsnò Þi mons' Anri. Kan-t-al ò v̥yū lə mètr' k aræiv', y è sé k è ratærnò æ-n-ari ; è vòlè mə farò⁴.*

— *A mə ètò, y ò on vlyðð' k i vòlyon mə farò. Kan də mə sæ v̥yā^o prāz', də mə sæ asètòy^o pè tèr^o, è poué də ló-ʒ-é òfèr mon p̥iy^o ; i n on pð ózð mə farò. æ mə rætòrnæ, də ló-ʒ-é kriyð : « Kapon ! » I m on kòryò aprè ; alór y è mə kə d é déouèdð mé giból ; anfin, i n on pð pu m avā.*

— *E poué lé mèsn̥r', kan lə far̥iv^{on} lə mòlyæ⁵ ! Y ò on vlyðð' al avyon farò lə mòlyæ k étā lə garson də la maè-ʒon ; y è lyui k étæ æ kòlér !*

— Chez les Pirolet, il y en avait encore plus, ils les mettaient tous dormir sur le fenil, tous pêle-mêle ; il s'y passait de jolies choses !

— Oh ! bien, pas toujours ; ceux qui venaient tout droit de chez eux, de la Savoie, étaient encore bien honnêtes, et puis meilleurs ouvriers que les « molarriers, » mais il y en avait qui étaient de la rude racaille.

— Je me rappelle qu'un m'avait couru après quand j'allais moissonner chez M. Henri ; quand il a vu le maître qui arrivait, c'est lui qui est retourné en arrière ! Il voulait me « ferrer. »

— Moi aussi, il y a une fois qu'ils voulaient me ferrer. Quand je me suis vue prise, je me suis assise par terre ; je leur ai offert mon pied ; ils n'ont pas osé me ferrer. En m'en retournant, je leur ai crié : « Capons ! » Ils m'ont couru après ; alors, c'est moi qui ai dévidé mes gigues ; enfin, ils n'ont pas pu m'avoir.

— Et puis les moissonneuses, quand elles ferraient l'aigui-

— *Y è k i nà lə fasīv' pò du bə, paēs° vi, lə fròtò la plyant° dé pīy° aoué na pouanīy° də blyò è poué l aèfatò dé buð aètr ló-ç-artyè.*

— *Də mə tənīv' amiy° du mòlyè, pè k é mòlis' lontàè mon vòlan; də mə rapòxiv paèdè sé taè.*

— *T'alīvò bé ètò dari lé sīz pè tə rapòxò l éraè ?*

— *Kə vū t ? on-n-étaè də vlyòð rudamè fatigò, on langasīv k i fus' onz' yèr pè mōī lə papè°.*

— *Də l é prè-ç-u pòrtò pè ló θan.*

— *È poué on d'ènīv a katr àèr.*

— *Alór, dè katr àèr a la né, lə taè pasīv prè vit'.*

— *Bé oua, on sə rəmètīv a θantò è a travalyī; lé mèsanīr kòmaèsīvon, è ló mèsyè répondīvon.*

— *T a k tə tə rapèl' la θanfon də la bèl° Louizon :*

Louison, belle Louison,
Disont qu'elle est tant belle !

seur. Il y a une fois, elles avaient ferré l'aiguiseur, qui était le garçon de la maison ; c'est lui qui était en colère !

— C'est que cela ne lui faisait pas du bien, pense donc, lui frotter la plante des pieds avec une poignée de blé et puis lui enfiler des brins de paille entre les orteils !

— Je me tenais amie de l'aiguiseur, pour qu'il aiguise longtemps ma faucille ; je me reposais pendant ce temps.

— Tu allais bien aussi derrière les haies pour te reposer les reins !

— Que veux-tu, on était parfois rudement fatigué ; on languissait bien qu'il fût onze heures pour manger la bouillie.

— Je l'ai assez eu portée par les champs.

— Et puis on dînait à quatre heures.

— Alors, de quatre heures à la nuit, le temps passait assez vite.

— Bien oui, on se remettait à chanter et à travailler ; les moissonneuses commençaient et les moissonneurs répondaient.

— Est-ce que tu te rappelles la chanson de la belle Louison ?

Louison, etc.

— *È poué tə səl òtr' :*

Petite Madeleine,
Veux-tu t'y marier,
Oh! oh! oh! veux-tu t'y marier?

Comment m'y marierais-je,
Autant d'amants que j'ai?
Oh! oh! oh! etc.

J'en ai bien vingt à trente,
Tous des beaux compagnons,
Oh! oh! oh! etc.

Də nə mə rapèl' pò la rést'.

— *Y è vré k y è-n-ava tèlamè də sàurt' k on nə pū pò tòt sə lé rapèlò.*

— *Sə k étaè braðv', y étaè kan-t-i raètrivon la né tó a bré, lé mèsənīr davan è ló mèsyæ dari.*

— *aè-n-arəvæ a la maèxon, i sə mètivon aè ryon pè kontinouè də θantò è poué i finəsivon aè pouèsè na kouènðy⁷.*

— *Y avæ onkò rə d as' gé kə lə dari dæ̀r, kan-t-on mèliv lə bøkè.*

— Et puis toi cette autre :

Petite Madeleine, etc.

Je ne me rappelle pas le reste.

— C'est vrai qu'il y en avait tellement de sortes qu'on ne peut pas se les rappeler toutes.

— Ce qui était joli, c'était quand ils rentraient le soir en se donnant tous le bras, les moissonneuses devant et les moissonneurs derrière.

— En arrivant à la maison, ils se mettaient en rond pour continuer à chanter et puis ils finissaient en poussant une « coinnée. »

— Il n'y avait encore rien d'aussi gai que le dernier jour quand on mettait le bouquet.

— *Ɔi nò, on kòpīv on sapin kə ló mèsyǽ garnəsīv^{on} də ruban də papī, i-ɜ-i mètīv^{on} na bòtaly^ə pè fòr vī k al aɣyon bé utò abèrò.*

— *On montīv tó su lə darī ɔarè, y è-n-avè yon kə tənīv lə bòkè su lə dəvan, è poué on ɔantīv' kòm' də lār' :*

Je le branlerai
Mon joli bouquet.

Sə k on pòvīv' rīr' !

— *Y è vré k y étaè on pou plyə gé kə yàè.*

— *Oua, è poué sè nò fò vīly^ə də nò rapèlò tò sè.*

— *Bé su, mé tò vin vyǽ aoué nò ; on-n-è onkò ɣty^ə pè sə rapèlò sé bó taè, mé kan-t-on sarò mórt', n y arò pò mé nyon pè aè rəparlò.*

— Chez nous, on coupait un sapin, que les moissonneurs garnissaient de rubans de papier ; ils y mettaient une bouteille pour faire voir qu'ils avaient été bien abreuvés.

— On montait tous sur le char, il y en avait un qui tenait le bouquet sur le devant, et puis on chantait à tue-tête (*litt.* comme des voleurs) :

Je le branlerai
Mon joli bouquet !

Ce qu'on pouvait rire !

— Il est vrai que c'était un peu plus gai que maintenant.

— Oui, et puis cela nous fait vieilles de nous rappeler tout cela !

— Bien sûr, mais tout vieillit avec nous ; on est encore ici pour se rappeler ce beau temps ; mais quand nous serons mortes, il n'y aura plus personne pour en reparler.

GEORGES CHRISTIN.

NOTES

¹ L'habitude d'orner d'un bouquet le dernier char de récolte s'est perdue, mais l'expression est restée. Ce bouquet était conservé sous l'avant-toit.

² Chaque coup de faucille donnait une poignée de blé, chaque poignée était posée à terre pour former ensuite une javelle : *'na ðòvqlo*.

³ Ouvrier de profession engagé à Genève, sur la place du Molard, par opposition aux ouvriers d'occasion, fils ou filles de maison, qui venaient travailler temporairement dans notre contrée avant leurs moissons plus tardives.

⁴ Plaisanterie qui consistait à déchausser la personne qu'on voulait « ferrer » et à lui frotter la plante des pieds avec des épis.

⁵ Moissonneur occupé uniquement à aiguiser les faucilles.

⁶ Bouillie au riz et à la farine, délayés dans du lait, qui se mangeait à onze heures.

⁷ Cri de tête qui terminait le chant.

[REMARQUE SUR LA TRANSCRIPTION. — Le son noté *ð* conserve, lorsqu'il provient de *a* tonique latin, une nuance de *a* et peut se diphtonguer en *að*. *að* indique une diphtongue dont le premier élément est peu sensible. *o* final atone, qui équivaut dans la règle à l'*a* final latin, se rapproche plus ou moins de *o* ou de *a*, suivant la nature des sons environnants. La mouillure de l'*l* des groupes *pl*, *bl*, *gl*, etc. (*plyqnto*, *blyð*, etc.) est affaiblie et sur le point de disparaître, ce qui explique son introduction dans des cas comme *vlyðð*, < viaticum, où elle n'est pas justifiée étymologiquement. — J. J.]
